



Momie de Rosalia Lombardo, catacombes du couvent des Capucins
© Fabienne Barre

La mort à Palerme

“Qu’y a-t-il à fêter dans la mort ? Quelle joie peut-il y avoir dans la commémoration des défunts ? Et pourtant, en Sicile, il en est ainsi.”

ROBERTO ALAJMO*

Les morts venaient me rendre visite périodiquement, à date fixe. Pour moi, enfant, c’était une nuit effrayante, toujours la même, chaque année, pendant plusieurs années.

La nuit du 1^{er} au 2 novembre.

Ce n’était même pas un fait imprévu : on le savait, on en parlait durant des jours, et l’inquiétude croissait peu à peu. L’inquiétude, et l’attente : car – il faut le dire – les morts apportaient des cadeaux.

C’est ainsi que les Palermitains célèbrent le jour des défunts : les vieux morts viennent apporter des cadeaux aux enfants vivants. Sous ces latitudes, la *Befana*¹ ne jouit d’aucune popularité, elle est remplacée par une foule de trépassés qui se rappellent à votre souvenir, dans le lieu, bien spécifique, de leur ancienne famille.

Mes parents jouaient le rôle d’intermédiaires : car même si c’étaient les morts qui apportaient les cadeaux, il fallait marchander, avec papa et maman, des ristournes sur nos espiègleries. Une fois parvenus à un accord,

1 La Befana : cette *strega* (sorcière) joue le rôle du père Noël. Le 6 janvier, elle descend du ciel, à califourchon sur son balai magique, avec dans un grand sac des cadeaux pour les petits Italiens sages, et du charbon (sucre noirci) pour les vilains. Certains parents laissent croire qu’elle emporte avec elle les petits désobéissants. En réalité cette sorcière a une affection sans borne envers les enfants, guérit les malades et chasse les ennuis.

il restait à surmonter l'épreuve ultime, celle du courage. Le soir du 1^{er} novembre, j'allais me coucher plein d'anxiété, et je n'arrivais pas à dormir. Et moins j'arrivais à dormir, plus l'anxiété augmentait. C'était un combat identique, pareillement obstiné, et en même temps diamétralement inverse, à celui de tous les autres soirs de l'année, lorsqu'il s'agissait de renvoyer au plus tard possible le moment de fermer les yeux. La nuit du 1^{er} au 2 novembre faisait exception, il fallait réussir à s'endormir le plus tôt possible. On se targuait d'avoir sommeil à des heures précoces, afin d'obtenir d'aller au lit. Et naturellement, une fois sous les couvertures, il n'y avait rien à faire, impossible de fermer l'œil. C'était comme regarder une casserole en attendant que l'eau se mette à bouillir : d'après un proverbe sicilien, ce regard, nourri d'attente, suffit à en empêcher l'ébullition.

Le problème consistait à réussir à s'endormir avant l'arrivée des morts. Et cela semblait impossible, car durant les tergiversations du sommeil et de la veille il me venait des pensées... Mais à quoi peuvent-ils bien ressembler, ces fameux morts ? Sont-ils tels qu'ils étaient de leur vivant, peut-être un peu plus pâles ? Ont-ils un drap sur la tête ? Et si c'était des morts hyper-réalistes ? Les morts de longue date sont probablement des squelettes. Mais grand-père, qui est mort l'année dernière, doit sûrement avoir encore quelques petits morceaux de chair putréfiée attachée à ses os. S'il me trouve éveillé, ce sera très gênant. Je devrai l'embrasser, l'étreindre, faire des choses de ce genre. Pourquoi suis-je incapable de m'endormir ?

A la limite, pensais-je, si grand-père arrive et que je suis encore éveillé, je peux faire semblant de dormir. Je peux garder les yeux fermés. Mais saurais-je résister à la tentation de les ouvrir, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, juste le temps de voir à quoi ressemble un homme mort depuis un an ? Et s'il s'aperçoit que je fais semblant de dormir ? J'aurai l'air de quoi ?

Les adultes m'avaient couché avec un sourire. Pour eux, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat :

– Cette nuit, tu verras, grand-père t'apportera un beau cadeau.

Mais c'était un sourire inutilisable, un sourire comme celui qui précédait les piqûres. Ils souriaient et vous roulaient, cachant le vrai mystère : comment grand-père était-il devenu entre-temps ?

Le problème – je peux le dire aujourd'hui à la lumière de ce que j'ai découvert par la suite – venait du fait que la génération à laquelle j'appartenais était intermédiaire, coincée entre la tradition sicilienne de la fête des morts, et la marche forcée vers la modernisation, engendrée par la télévision. Mes parents disaient "les Morts" le cœur léger, et moi j'imaginai un des zombis entrevus sur l'écran de la télévision : Belphégor, ce prototype de l'épouvante pour ma génération, ou quelque chose de tout aussi terrifiant. C'étaient les années de transition entre deux cultures. Pour moi, les morts étaient à la fois une pensée agréable, et une angoisse. Eros et Thanatos, Yin et Yang. Qui avait raison, mes parents ou la télévision ? De cette schizophrénie naissait la panique qui, ces nuits-là, s'emparait de moi.

A la fin, de toute façon, le sommeil l'emportait toujours, et il n'était pas peuplé de cauchemars, mais serein et inconscient. Et le lendemain, quelque part, il y avait un cadeau caché, à découvrir. Un fusil avec lequel descendre dans la rue pour guerroyer ; ou une boîte de Meccano, si les parents étaient pacifistes. Le cadeau était un soulagement, bien sûr. Mais qui l'avait

apporté ? Grand-père ou une carcasse grouillante de vers ? Ou au contraire mes parents, comme certains de mes amis, plus futés, le supposaient déjà, avec malignité ?

A y bien réfléchi, d'un point de vue adulte, l'idée même de *fête des morts* était déviante, pour la culture occidentale du deuil. Qu'y a-t-il à fêter dans la mort ? Quelle joie peut-il y avoir dans la commémoration des défunts ? Et pourtant, en Sicile, il en est ainsi. Un culte des morts aussi élaboré ne se rencontre peut-être que dans les populations du Mexique. Ou dans la familiarité avec laquelle sept cent mille personnes, au Caire, vivent à l'intérieur des cimetières. Au fond, Palerme est une version insouciant de la ville indienne de Varanasi, consacrée au culte des morts, où les fidèles vont vivre leurs derniers jours, pour être ensuite incinérés, et trouver le repos, dans les eaux sacrées du Gange. Mais il est certain qu'à Varanasi on respire une atmosphère moins joyeuse.

Certes, les manifestations du deuil poignant et récent sont toujours, en Sicile, tragiques et ostentatoires. Et cependant, dès que le deuil est moins poignant, on voit affleurer une pointe d'humour noir des plus originales. On plaisante sur les morts, afin d'exorciser la mort même. Ce n'est pas pour rien que la sainte protectrice de la ville, Rosalie, tient dans sa main un crâne humain, véritable *memento mori* pour toute la communauté des fidèles.

Jusqu'au siècle dernier, à Palerme, après la mort, on pouvait se retrouver suspendu au mur comme un tableau. Aujourd'hui encore, des centaines de cadavres sont exposées dans les catacombes des Capucins, où les Palermitains se plaisent à accompagner leurs hôtes étrangers, pour le simple plaisir d'*épater les touristes*.

Il s'agit là d'un plaisir typiquement sicilien, que l'on rencontre également dans *Le Guépard*, quand le plus jeune neveu du prince raconte complaisamment au Piémontais Chevalley les sévices auxquels les brigands siciliens avaient l'habitude de soumettre leurs otages – de préférence continentaux, comme Chevalley lui-même – si la famille tardait un tant soit peu à payer la rançon. Une forme d'humour noir à la limite du sadisme, également répandue dans les milieux gastronomiques, lorsque les amis étrangers sont conviés à goûter des spécialités telles que *musso*, *frittola*, *stigghiola*, *meusa* ; ou pire encore, comme on est amené à le soupçonner dans la plupart des cas. Ce sont des déchets de viande de boucherie, des morceaux que, normalement, l'on jette ; ce n'est pas vraiment de la viande, mais le fantôme de la viande cuisiné de manière épouvantablement grasse, l'ostentation carnavalesque de la chair morte. Sur ce sujet aussi, il faudrait se pencher, et parler du goût de la vie et du sentiment de la mort à Palerme.

TORTUE, ADIEU !

Elle était là, les pattes en l'air, posée sur des caisses en bois, frappant de plus en plus péniblement les quatre nageoires sur sa poitrine, peut-être pour demander de l'aide. Mon fils la vit de loin et prétendit s'en approcher.

– Mais elle est en train de mourir ! Papa, je t'en prie, sauvons-la !

– Oui, mais, comment ?

– Je t'en prie, papa, fais ce que tu veux, mais sauvons-la, me répondit-il en larmes, pendant que les gens continuaient de passer indifférents.

Après de longues négociations avec le poissonnier, j'achetai la grosse bête, une sorte d'armoire très lourde qui devait être installée sur le porte-bagages de ma voiture, garée juste à l'extérieur du marché arabe du *Capo*. La tortue marine fut hissée dans l'air par trois hommes au-dessus du crâne des passants, et elle devint aussitôt la tête d'une procession suivie par Francesco, qui riait et pleurait, par moi, par ma femme et par une véritable foule de gens, ces mêmes gens qui avaient paru indifférents mais qui, à présent, nous accompagnaient, dans un cortège en liesse, jusqu'à la voiture et même, pour certains d'entre eux, jusqu'au port afin de sauver l'animal qui, je l'espère, vit encore en sécurité dans les fonds de la Méditerranée !

B. C.

Nous évoquons les catacombes des Capucins. On y voit de longs corridors souterrains, et sur les parois de ces corridors, disposés en rangées superposées, les corps. A vrai dire, ce sont bien plus des cadavres que des momies, car il s'agit de corps sommairement embaumés. On conserve encore les séchoirs où les corps étaient placés pour se purger tant bien que mal. Des squelettes, ou à peine plus : des bourgeois, des aristocrates et des prélats revêtus des habits qu'ils portaient lorsqu'ils étaient des êtres vivants. Le jour des morts, ou à la date anniversaire de leur disparition, la famille allait rendre visite au défunt. Une délégation familiale, la plus complète possible, se présentait aux Capucins. Les jours ordinaires, les chaises se trouvaient sur place, tandis que le 2 novembre, étant donné l'afflux des visiteurs, il était prudent de les apporter de chez soi si on voulait être confortablement installé. Avec les morts, en effet, on avait coutume de faire salon. Les chaises étaient disposées aux pieds du cadavre, et la conversation commençait. Les sujets favoris étaient les événements de l'année écoulée, depuis la dernière visite :

Ninetta s'est mariée, Calogero a eu un petit garçon, les voisins émigrent, l'oncle est mort – mais ça, tu le sais peut-être déjà...

C'était, de la part des vivants, un monologue qui pouvait se prolonger une demi-journée. Dans certains cas, on prévoyait également un rafraîchissement spécialement apporté de la maison. On mangeait, on buvait et on bavardait jusqu'à ce qu'il soit l'heure d'interrompre la visite et de partir. (Qui prenait cette décision ? Le maître de maison ? Et comment le faisait-il comprendre à ses hôtes ? Pas explicitement, ni par le silence. Il devait y avoir des moments d'embarras, comme cela arrive lorsqu'un des participants à une conversation garde le silence.)

Aujourd'hui encore, on pratique une version semblable de la visite au mort, alors qu'au cimetière des Capucins on ne suspend plus personne aux murs. Le 2 novembre, les membres de la famille qui sont encore en vie se rendent au cimetière et se disposent autour de la tombe. La seule véritable différence est la position du mort, qui dans ce cas est horizontal et invisible, uniquement présent à travers une dalle de marbre interposée. En revanche, les propos sont presque les mêmes, ainsi que l'état d'esprit des proches, qui, sauf dans le cas de deuils récents et de dévotion particulière, est globalement détendu. Le mort était et reste un membre de la famille, qu'il faut mettre le plus à l'aise possible. Mieux : il ne faut pas l'attrister par des propos mélancoliques, vu qu'il est contraint de passer son temps, sinon sa vie, dans un véritable cimetière. Bref, la famille se sent obligée de lui remonter le moral, tout au moins le jour où elle va lui rendre visite.

Comme dans le Macondo imaginé par Garcia Marquez, à Palerme les morts ne sont morts que jusqu'à un certain point. Ils interagissent avec les vivants, ils réapparaissent lorsqu'il faut prodiguer des avis et des conseils. Ils interviennent dans la vie familiale, car ils ont les qualités requises, et l'expérience pour le faire.

La communication se fait également par l'intermédiaire des moribonds. Leonardo Sciascia racontait l'histoire d'un homme âgé, conscient de son agonie, autour duquel parents et amis se pressaient, lui recommandant de transmettre des messages aux trépassés. A l'énième requête, le moribond eut un geste désolé :

– S’il vous plaît, écrivez-moi tout ça sur un feuillet, sinon je l’oublierai...

La plupart des esprits et des fantômes présents sur le territoire sous forme de légende sont eux aussi de type bénin ; à l’égard des vivants, les seuls à être mal disposés sont les morts de mort violente. Comme les brigands évoqués par le neveu du *Guépard* et comme les embaumés des Capucins, les esprits qui animent les lieux et les édifices sont plus *utilisés* par les vivants pour effrayer que pour être en eux-mêmes effrayants. En ce qui les concerne, par tempérament, ils seraient tout à fait inoffensifs.

C’est le cas, par exemple, de la petite religieuse qui loge à l’intérieur du *Teatro Massimo*. La tradition veut que son âme soit en peine depuis que, pour construire le théâtre, on abattit le couvent préexistant et débroya sa sépulture centenaire. On raconte ses apparitions diverses et énigmatiques aux ouvriers du théâtre.

Concernant l’attitude désinvolte des Palermitains à l’égard de la mort, il faut également évoquer la fausse douleur-vrai cynisme avec laquelle on montre aux visiteurs les lieux des crimes mafieux :

Ici a été tué Falcone, ici on a abattu Dalla Chiesa...

On indique l’endroit, tout en essayant, en même temps, de scruter la réaction de l’hôte face au sujet évoqué ; on veut voir s’il réagit et jusqu’où on peut aller, dans ce circuit touristique funéraire.

Cependant cette coutume connaît une évolution progressive. Par rapport à l’enfant que j’étais, mon fils, lorsqu’arrive la nuit des morts, n’éprouve aucune peur. La mort est pour lui un problème prématuré. C’est le résultat d’une mutation culturelle, car la bourgeoisie palermitaine a progressivement abandonné la tradition des cadeaux apportés aux morts, préférant réhabiliter le personnage de la *Befana* ou importer artificiellement la fête de Halloween, qui, comparée à la commémoration des défunts en Sicile, est du carnaval pur et simple.

La commémoration traditionnelle des morts ne survit plus, désormais, que dans les couches les plus basses de la population, et même là on ignore jusqu’à quand elle survivra. C’est une mutation culturelle, et peut-être même génétique, engendrée par la toute-puissance de la télévision.

Quant à moi et à ceux des générations précédentes, nous devons faire rapidement connaissance avec la mort : à trois ans on était assez grand pour savoir qu’il faut mourir, tôt ou tard, et donc se faire une raison. Aujourd’hui c’est différent, et au moins dans ce domaine, à Palerme, quelque chose est en train de changer. Mais pas trop vite.

TRADUIT DE L’ITALIEN PAR MARGUERITE POZZOLI

* Roberto Alajmo est né à Palerme le 20 décembre 1959. Depuis 1988 il est rédacteur au siège sicilien de la RAI. Il a été critique de théâtre pour le *Giornale di Sicilia*. Il collabore régulièrement comme éditorialiste aux pages palermitaines de *La Repubblica* et tient une rubrique dans la revue *Diario della Settimana*. Il a publié les volumes suivants : *Un lenzuolo contro la mafia* (“Un drap contre la mafia”), Gelka, 1993, *Epica della città normale* (“Épique de la ville normale”), Edizioni della Battaglia, 1993, *Repertorio dei pazzi della città di Palermo* (“Répertoire des fous de la ville de Palerme”), Garzanti, 1994, *Almanacco Siciliano delle morti presunte* (“Almanach sicilien des morts présumés”), Edizioni della Battaglia 1997, *Le scarpe di Polifemo* (“Les chaussures de Polyphème”), Feltrinelli, 1998, et des comédies pour le théâtre. Il a enseigné l’histoire du journalisme à la faculté de Sciences de la formation de l’université de Palerme et est conseiller d’administration du théâtre Stabile de Palerme.